

## A pied s'il vous plaît.

La Baleine, au milieu de ce charmant village, un pont enjambe la rivière  
La Sienne. Gamine avec les copines nous déclinions la Sienne :

à la sienne,

à la mienne,

à la nôtre,

à la vôtre,

à la tienne.

Nous mimions un verre dans une main. Nous trinquions. Le verre  
invisible à nos lèvres. Chacune y allait de son imagination :

le reposer sur la table imaginaire,

pousser un ah de dés altération,

un frapper de la langue précisant la délectation,

ou tout simplement un gloups banal, insipide

Ma plume je la laisse courir sur le papier quadrillé. Pourquoi ce clin  
d'œil à mon enfance ?

Des verres à pied, sans pied, trapus, élancés, étroits, larges. Ils trônaient  
sur les étagères en verre.

Apprendre le service des verres.

Le pied court pour les vins cuits.

Le sans pied aussi large en bas qu'en haut pour les anis. En général de sortie le dimanche et les jours de célébrations d'événements particuliers.

La semaine, le plus ordinaire. Le pied long sur lequel se pose un deux tiers de ballon.

De toute évidence mieux que le verre pyrex râblé trapu qui prend toute la paume de la main, qui pose directement son cul sur la table.

Tenir un verre à pied demande une tenue du corps et dénote une part de votre personnalité. A une certaine époque dans un bistrot, la forme du verre posé devant soi indiquait à qui voulait le voir la qualité du contenu et à quelle classe sociale vous apparteniez.

Maintenant les verres ballon font dispersion.

**Christine Lefort**

## Le verre

Il est là, Laure le tient entre ses mains.

Il est là, maintenant, maintenant qu'il est là, elle regrette presque qu'il soit arrivé.

Elle n'ose pas, et si... Laure se lance. Ce moment si attendu, ce courrier si important, ce courrier qu'elle espérait.

Elle en découvre fébrilement le contenu.

« Nous souhaitons vous rencontrer lors d'un entretien le mercredi 20 février à 15 heures »

Enfin Laure avait un rdv pour un boulot.

Des mois et des mois qu'elle était en recherche d'emploi.

Laure a encore trois jours, de stress surtout, trois jours pour se préparer. Sa tenue, son argumentaire etc...

Le jour J, elle opte pour jupe et petite veste cintrée bleue marine, chemisier décolleté mais pas trop, talons hauts et juste un peu de gloss.

Après être passée par tant d'émotions Laure un peu bête, perdue sur ce trottoir se dit « Quel connard ce chasseur de tête »

- « Mais pourquoi il y a autant de blancs dans votre CV ?
- Vous êtes encore en âge d'avoir des enfants ? Y pensez-vous, en voulez-vous ?
- Où vous voyez-vous dans cinq ans ? »

Là maintenant, Laure se voyait bien, Laure avait bien besoin d'un verre. Indissociable du théâtre le petit verre à pied. Elle se rappela que Madame Jesaistout lui avait dit :

- « Un entretien d'embauche c'est du théâtre, jouez donc ma petite ».

Elle avait donné la représentation, bonne ou mauvaise soit elle. Laure voulait le verre de rosé. Là maintenant elle ouvrit la porte du premier bar qu'elle trouva.

**"il"**

## Le verre du matin

Elle ouvre un œil. Le réveil indique 6H45. Déjà...

Se découvrir encore vêtue des vêtements de la veille... Pas de souvenirs d'hier soir. « Qu'est-ce que tu fous là ? » question rituelle des petits matins.

Mal de tête obsédant « la barre au niveau du front », bouche pâteuse, estomac en vrac... Pourtant sortir du lit. S'asseoir sur le bord du lit, se redresser sur les jambes qui flageolent...douleur aux mollets. Marre de tous ces matins gris qui se suivent et se ressemblent.

Se diriger vers le coin cuisine. Juste quelques pas, le studio n'est pas bien grand. La démarche n'est pas assurée, les mains sont agitées de légers tremblements. Tout son corps semble tendu vers l'objet de son désir : le verre à pied posé dans un coin de la table. Le fond du verre est « culotté », quelques jours qu'elle ne l'a pas lavé, elle est la seule à boire dedans...

Vouloir sincèrement se rincer la bouche à l'eau fraîche, convaincue « qu'aujourd'hui, c'est fini, j'arrête », avoir honte mais tellement honte...

Et son cerveau, champ de bataille de pensées obsédantes « tu as tué ton père, il est mort de chagrin » ; la conviction de ne pas mériter le poste de responsable qu'elle occupe ; ce corps détesté « une grosse vache » et son inconsolable tristesse depuis la mort de sa mère.

Calmer ces hordes guerrières qui la laissent défaite, encore plus coupable de ne pas faire face. Alors vouloir avaler de l'eau et se saisir d'une main de la bouteille de rosé posée à même le sol, derrière le pied de la table –si quelqu'un vient, il ne verra pas la bouteille – en remplir le verre à pied et oui avaler d'une gorgée le contenu du verre à pied...

Détester ce premier verre qui l'oblige tous les matins à aller le vomir dans les WC quelques instants après l'avoir ingurgité. S'en servir un second, le boire plus lentement. Soulagement. Maintenant, elle repose le verre sur la table... le regarde presque tendrement, c'est son indéfectible compagnon depuis tant d'années.

Ce verre de rosé est le dernier, se dit-elle en son for intérieur.

Elle peut aller faire sa toilette avant de se rendre au travail.

**Marie Paule**

## Elle

Pour Marie

Elle enleva son foulard de sa tête et rentra dans l'église. Elle plongea sa main fine dans le bénitier et s'aspergea d'eau bénite. Elle se rendit ensuite entre les deux colonnes massives de la première arcade et fit sa gémulation, puis elle s'engagea dans l'allée centrale de la nef. Elle semblait si fragile, si fluette dans cet espace infini de pierre que je ne pus pas la quitter des yeux.

Avant de s'asseoir sur un banc à quelques pas du mien, elle prit le temps de tendre le tissu de sa jupe afin qu'elle ne plisse pas. Elle laissa son corps s'affaisser doucement, avec grâce.

Elle resta quelques temps silencieuse. Son visage, jusque là crispé, se détendit ; ses yeux de ciel bleu s'ouvrirent et frémissèrent à la lumière dorée des vitraux ; ses cheveux châtain ruisselaient sur ses joues et se répandaient sur ses épaules couvertes par la soie bleutée aux liseris blancs de son écharpe.

Elle ne disait rien, elle ne faisait rien et cette absence de mouvements la magnifiait. Elle se tenait droite sans être raide ; son corps immobile se mouvait pourtant dans le silence du recueillement. Puis, ses lèvres, discrètement, formulèrent une douce prière. Je ne l'entendais pas mais je me doutais intuitivement que cette bouche délicate ne pouvait que prononcer des mots doux et réconfortants.

Depuis son entrée dans ce lieu saint, tout était devenu si différent. L'ombre du quotidien avait disparu pour laisser la place à la lumière du temps présent.

J'étais là, elle était là. Nous étions seuls dans cette immense bâtisse remplie d'échos cachés et nos deux présences me suffisaient.

**Jean-François Bouvier**

## **Marie HOUEL du HAMEL**

Marie... En ton absence tous les villageois t'appelaient Marie. Quelques fois, ils précisait Mademoiselle Marie et Angèle sa bonne... Donc, moi aussi, je prends la liberté de te nommer Marie et de te tutoyer... Avec déférence, je devrais dire : « Mademoiselle Marie Houel du Hamel, s'il vous plaît ».

Marie, tu as vécu dans le château plus ou moins délabré, et même plus que moins puisqu'Angèle devait s'activer à mettre des bassines dans les étages pour recueillir l'eau venant des trous de la toiture. Lors des grosses averses, tu devais l'aider...

Quitter cet endroit tu n'y songeais pas... Un petit château au milieu d'un vaste parc bordé de tilleuls... Quelle vue, tu avais le matin depuis la fenêtre de ta chambre : pas moins de 7 clochers. Aujourd'hui le château, les tilleuls sont abattus...

Marie, j'ai vécu 30 ans dans cet endroit... dans la grande dépendance entourée d'un magnifique jardin planté de massifs fleuris, d'une longue allée de rosiers embaumant délicatement l'air... Quitter cet endroit je n'y songeais pas non plus... Les inattendus de l'existence, n'est-ce pas Marie ? Petite Marie, je me permets en regard de ta taille, 1m52 et de ton poids plume, 45kgs.

Petite, Marie, mais volontaire ! Tous les matins, dès l'aube, tu trottes à travers le jardin pour te rendre à la petite église romane jouxtant la propriété... Croyante en un Dieu d'Amour, tu l'étais. J'y crois moi aussi, mais n'ai pas ta dévotion ni ta pratique ferventes.

Après le petit déjeuner servi par Angèle, tu vas seller Canaille... Canaille, pur-sang offert à tes 20 ans par ton père féru de cheval... Avec Canaille, la liberté... Du galop... un chemin de terre, les champs, les bois... Tu cavales, tes longs cheveux noirs dénoués flottent dans l'air... Libre, tu te sens libre. D'ailleurs, tu ne racontais rien de toutes tes balades matinales. Pas un mot. Secrète Marie.

A ton époque, il y a 120 ans, cela ne devait pas être facile d'être cavalière avec tes longues jupes noires sous lesquelles tu portais un jupon rouge. D'où te vient cet attrait pour le rouge ?

Pourtant à Torigni et dans les alentours, tout le monde disait que Marie, enfin Mademoiselle Marie ne sortait que toute vêtue de noir, cachant ses cheveux sous un chapeau noir. Il me semble bien que ton entrée dans Torigni le lundi matin était un moment attendu...

Bref, je m'égare... Avais tu tendance toi aussi à digresser ? A sauter d'une idée à l'autre ? A perdre le fil pour mieux le retrouver ?

Donc Marie, ce jupon rouge ? Souvenir de tes années parisiennes ?  
D'un amour passionné ? De tes rencontres avec les amis de Jaurès ?  
Une fidélité aux idées de Louise Michel ? Ton jupon rouge m'intrigue,  
Marie. Des dessous colorés sous des vêtements austères... J'ai tendance  
à faire la même chose... Je peux bien te le dire, tu ne le répèteras pas...  
Marie, je te sais secrète et vraisemblablement silencieuse : hormis  
Angèle, tu n'as guère à qui parler dans ton havre de paix... et ça te  
convient parfaitement, n'est-ce pas. Tu es courtoise et ne te permettras  
pas de me demander de m'éloigner et de te laisser reposer en paix.  
Peut-être même, penses-tu : « qu'elle crée des liens d'amitié dans son  
présent ! ».

Au revoir, Marie.

**Marie-Paule Legorgeu**



## Jeanne

Je ne sais pas bien faire les phrases pour vous parler de Jeanne.  
Jeanne est une pensée...un affleurement de ma pensée.

Je l'imagine grande et tranquille. Elle porte des habits d'autrefois -des tissus épais- une jupe longue qui frotte sur les sabots. Je peux sentir cette jupe comme si je la portais moi-même. Je la donne à Jeanne.

Veux-tu exister Jeanne, veux-tu être pendant un moment, présente parmi nous ? Par ma pensée tout d'abord puis dans cette trace du crayon sur la page, puis enfin dans ma voix qui lira le texte ? Tu peux venir Jeanne en cette paisible soirée d'écriture. Nous t'accueillons.

Tu marches sur un chemin que je ne connais pas, dont je n'ai jamais foulé la poussière. Ce chemin longe les marais qui entourent ton village : marais blancs en cette saison sévère. Tout en marchant tu sers fort ton grand châle autour de tes épaules. Tu es seule sur le chemin mais tu n'as pas peur, c'est un trajet que tu fais souvent.

Je ne sais pas quelle heure il est. Je veux dire...pour toi... C'est l'après-midi je crois... oui voilà, il est 3 heures de l'après-midi et tu marches assez vite car tu veux rentrer avant la nuit. Dans les histoires anciennes, les jeunes filles veulent toujours rentrer avant la nuit.

Tu as un beau visage Jeanne, de ceux que les hommes aiment tenir entre

leurs mains, comme un petit tableau vivant et qui frémit et qui les hante quand ils sont à leurs tâches. Plusieurs je le sais ont déjà parlé de te prendre pour eux. Je le sais car à ce moment-là, que j'imagine, dans ce passé pas si lointain finalement, c'est ainsi que cela se passe : Les hommes choisissent les femmes ou alors la famille arrange les noces et elles, bien souvent, ne peuvent rien dire.

Mais Jeanne, non, ce n'est pas pareil. J'imagine qu'elle a refusé, qu'elle s'est défendue. Je ne veux pas que ce soit comme ça pour elle, qu'un homme l'accapare et la soumette. Je la veux libre. Libre de ses amours, de son corps, de sa joie.

Elle avance encore sur le chemin. Elle voit tout, elle entend tout de cet après-midi d'hiver. Les branches nues des arbres qui se détachent sur le ciel d'un bleu si pur. Les herbes que le froid a couchées dans les fossés et qui semblent ne jamais devoir se relever. Elle perçoit parfois un minuscule mouvement animal, oiseau ou mulot qui se faufile peureusement.

Elle arrive. Je l'ai conduite ici, vers la petite église de Saint-Marcouf parce que Janine m'en a donné l'idée quand nous bavardions tout à l'heure avant de commencer l'atelier d'écriture: elle a fait une belle balade à Saint Marcouf cet après-midi.

Jeanne n'est pas frileuse mais lorsqu'elle entre dans l'église elle frémit parce que -comme chacun de nous, même longtemps après, même si

nous ne sommes plus croyants- elle ressent quelque chose d'intense. Cet endroit, s'il n'est sacré qu'en théorie (et à l'époque de Jeanne personne dans le village ne s'autoriserait de telles pensées) est toutefois le lieu qui accueille toutes les souffrances et qui cristallise tous les espoirs des uns et des autres.

Alors Jeanne dans un petit mouvement d'épaules ajuste son châle et se signe avant de s'asseoir sur un banc. Elle a aussi ce léger mouvement d'une main, très beau chez les femmes, qui lisse le tissu derrière les cuisses avant de s'asseoir. C'est pour éviter de trop froisser la jupe ou la robe. Cela montre que la femme est soigneuse.

Juste avant de franchir la porte de l'église elle a aperçu, en levant les yeux, la petite tête de l'ange sculptée sur le modillon, juste sous le toit et elle lui a souri comme à chaque fois qu'elle vient ici.

Jeanne.... je ne sais pas pourquoi tu es là, mais j'ai pensé que cela te ferait peut-être du bien d'entrer un peu pour réfléchir. J'imagine que l'église, dans ce temps où tu vis et que je ne connais pas, est ce lieu où les êtres sensibles pouvaient, peut-être, se retrouver, s'apaiser, prendre un peu de temps pour eux sans que cela soit répréhensible dans une société où l'individualité avait si peu de place encore.

Jeune femme de la campagne, de la fin du XIXème ou du début du XXème siècle, quel était ton espace pour simplement...exister ?

**Annick**

*Quand j'ai fini de lire mon texte à voix haute, Janine m'a dit qu'elle connaissait le nom de Jeanne et sous mon texte elle a écrit : Jeanne Hautemanière car en visitant le cimetière de Saint-Marcouf le jour même avec ses amis elle avait remarqué plusieurs tombes gravées de ce patronyme qui l'a intrigué, et en particulier celle d'une certaine Jeanne...*

## Victoire

Le grand rush est passé en cette fin de saison estivale pour Pierre. Quelques personnes sont encore là cherchant l'objet qui leur rappellerait leurs vacances dans son magasin de souvenirs. Ils étaient peu nombreux dans les allées mais il y avait cette femme.

Au début à son entrée dans le magasin elle était une femme de passage ou une acheteuse peut-être mais plus elle se rapprochait et plus il se dit "Je la connais, elle est toujours... heureux qu'elle soit devant moi"

De sa caisse il la vit parcourir toutes les allées, elle s'attarda dans le rayon "sels de bains" La femme était petite, yeux noisettes, teint pâle, elle cherchait ses lunettes pour pouvoir lire les étiquettes, franche sourire, elles étaient accrochées à son cou gracile.

Pierre la connaît, mais où? Depuis quand? C'est seulement lorsqu'elle lui tendit un chèque pour payer qu'il sut. Sur le papier il lut le prénom : Victoire, le prénom, le sien. Il y pensait souvent à Victoire et il y pense encore.

Victoire il l'avait rencontrée l'été il y a une petite quarantaine d'années. Ils s'étaient bien amusés, ils avaient rigolé ensemble. Ils ont écrit, ils ont mimé, en l'air ils ont dessiné, ils se sont disputés, ils ont parlé sans se comprendre, ils ont fait la course, ils ont gesticulé pour s'apercevoir,

derniers regards ils se sont tortillés pour ça, ils se sont souri. Il la trouvait jolie, des boucles aux oreilles et les cheveux en bataille, elle avait beau avoir un trou entre les dents, elle avait un beau sourire, il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir la tenir par la barbichette, il vit pour la dernière fois son visage, il remarqua sa petite fossette. Il ne voyait que cela de la vitre de la voiture familiale. Cette petite fille et lui étaient sur la route des vacances et les bouchons. Pierre, aujourd'hui, avait enfin son adresse.

"il"

## Eve entre

Soirée préparatoire du prochain séjour à l'étranger pour un groupe de 12 femmes, rendez-vous à 19H chez l'organisatrice. La plupart se connaissent, le salon de notre amie devient un embrouillamini de souvenirs échangés, de rires... La joie est présente.... Cependant, il manque une personne inconnue de nous toutes. Notre hôte précise qu'elle a reçu la veille d'une femme qui désirait ardemment s'inscrire à ce séjour et qu'elle ne la connaît pas...

Vers 20h15, une voix « forte » se fait entendre depuis le seuil : « z'êtes pas facile à trouver les gonzzesses ! ça fait 1h que je hante la forêt, on peut dire qu'elle est fréquentée votre forêt ! »

Dans le salon où nous sommes réunies, elle entre, sûre d'elle : 1m82, une carrure d'athlète ou de tennismaman, visage très maquillé, maquillage voyant. A l'épaule et à la main, une multitude de sacs multicolores : un immense sac à main jaune vif, une sacoche d'ordinateur, un grand cabas de cuir orange. Tenue vestimentaire tout autant colorée : une jupe « gitane » orange, un petit tee-shirt vert pomme et une superbe veste à brandebourgs rehaussée de broderies et de perles. Aux pieds des richelieus couleur crème apparemment en chevreau, la taille de ses pieds m'impressionne : au moins du 44 !

Nous restons coites à l'entrée de ce personnage. Bien consciente de l'effet produit, elle file s'asseoir dans le seul fauteuil disponible, dépose un à un ses sacs. De l'immense sac à main jaune, elle tire une pochette bleue, puis un grand agenda en cuir rouge et enfin une grande trousse de maquillage qu'elle ouvre lentement ; elle en sort un miroir, un tube de fond de teint et un rouge à lèvres. « Permettez que je fasse un raccord avant de me présenter. Faites comme si je n'étais pas encore là ». Nous restons médusées et silencieuses... Quelques minutes plus tard, une fois sa trousse redéposée dans le sac à main, elle lance à la cantonade : « moi, c'est Eve...je pars avec vous... jamais fait de théâtre mais je sais que c'est ma voie donc je me lance ». Voix affirmée, ton péremptoire... Dans le salon, on entendrait une mouche voler. Notre hôte propose que nous nous présentions. Les présentations sont à peine terminées que la nouvelle venue nous interpelle : « z'avez pas une petite faim les filles. Pour moi, c'est l'heure ! Fait soif, ici » et elle commence à tirer de son cabas : le pâté de foie de volailles et son chutney d'oignons, le pâté de campagne, une salade composée, une salade composée, un gâteau au chocolat et 2 bouteilles de vin rouge. Manifestement généreuse la donzelle ! Elle commence à tartiner les tranches de pain et à les tartiner. « Goûte moi ça. Du fait par moi-même personnellement pour vous mes jolies. Faut pas que ça vous empêche de causer ! »

Mon regard est attiré par ses mains : larges, longues, parfaitement manucurées, les doigts parés d'imposantes bagues colorées. Des mains toujours en mouvement.

Difficile de ne pas faire attention à elle, de ne pas la remarquer.

« Elle en prend de la place et pas que physiquement » tels sont mes a priori ce soir-là. L'angoisse de devoir passer 12 jours en sa compagnie et peut-être même partager sa chambre. Deux questions m'obsèdent : qui saura la canaliser ? Est-elle « gérable » dans un groupe ? Cette soirée préparatoire fut animée, Eve occupant souvent le centre des conversations.

**Marie Paule**